

demeure, alors si la faim vous presse, Il sera le pain qui vous rassasiera ; si vos passions se révoltent, Il sera votre protecteur, enfin, si tout le monde vous délaisse, Il sera votre ami, votre seul ami, l'ami qui seul aime toujours ! Qui peut dire ce qui se passe alors dans votre âme d'enfant ? Et voilà ce qu'est Jésus dans la Sainte Eucharistie ! Oh ! qu'il avait bien raison ce saint qui disait : " Le fruit d'une bonne communion est une paix, une joie, un bonheur que rien ne peut altérer ! "

Mais la cérémonie est commencée : l'orgue, l'unique instrument où le ciel ait mis sa voix, laisse échapper des flots d'harmonie ; un chœur d'enfants fait entendre de pieux cantiques et les parents sont-là... les larmes aux yeux mais la joie dans l'âme ! Le ministre du Seigneur, avant de nourrir ces enfants qu'il a préparés par des catéchismes assidus, prononce des paroles si touchantes, que tous les cœurs sont émus. Oui, le ciel s'est abaissé, la majesté de Dieu remplit le Temple. Le moment de la communion approche... ils s'avancent, les heureux privilégiés, ils reçoivent le pain des forts, les délices du Paradis, Dieu Lui-même !... Je vois, je sens, je comprends ; mais pour redire les merveilles de l'âme en Dieu et de Dieu en l'âme, il me faudrait la voix d'un ange, et pour les décrire la plume d'un séraphin !

Jeunes heureux du jour qui possédez maintenant votre Jésus, soyez pieux et sages ! Et toi, petit ami à qui je dédie ces lignes, prie bien pour.

MADELEINE.

BIBLIOGRAPHIE

Conférences de M. Domic à Montréal.—Publiées par la librairie Beauchemin et Fils, rue Saint-Paul, Montréal. Prix : 50 cents.

Nous devons nous estimer heureux de la pensée des éditeurs de cette intéressante brochure : *Les conférences de M. R. Domic*, célèbre critique français, menaçaient d'être perdues pour le public—quelques rares privilégiés ayant seuls pu entendre M. Domic. Les grands organes de publicité de nos pays n'avaient pas le temps de s'occuper des intérêts bien entendus du peuple, parce que... eh ! mon Dieu, parce que l'intérêt prime les intérêts, voilà tout.

Grâce à MM. Beauchemin et Fils, nous pouvons passer d'agréables instants. Sans adopter tout ce qu'a émis le conférencier (ainsi que l'a si bien fait observer S.G. Mgr notre savant archevêque), nous pouvons profiter de toutes les bonnes choses qu'il a dites.

Sus au Sénat, par Godfroy Langlois, journaliste, Montréal.

C'est un de nos estimables confrères qui est en cause ici : ne va-t-on pas nous taxer de partialité ? On sait que nous avons l'habitude de dire notre pensée sans crainte—mais aussi sans aigreur.

Nous pensons que les Chambres, et par là nous entendons la Chambre Haute, ou Sénat, ou tout nom dont on voudra l'affubler, aussi bien que le Parlement, doivent en notre époque être l'expression des sentiments, des aspirations du peuple. Et nous regardons comme le vrai type de ces Assemblées et des moyens de les composer, celles de France ; le système de Belgique est aussi à citer.

Voilà, sans nous occuper de politique, notre avis sur la question brûlante du jour. Quant à notre estimable confrère, nous le félicitons vivement de la tournure élégante de sa phrase en un sujet aussi aride, comme nous le félicitons d'avoir fait connaître au peuple comment on peut former de bonnes Chambres.—F. P.

LE CEREUS GIGANTEUS

Les plantes grasses, très variées d'aspect, qu'on a pu voir, pendant l'Exposition de Paris, végéter tant bien que mal,—plutôt mal que bien,—autour du palais du Mexique, ont pu nous familiariser avec la bizarrerie des sujets que produit la nature, dans le genre des cactus ou des alcés, mais non avec les proportions qu'ils atteignent sous le ciel de leur pays.

Et nous n'avons pu avoir là qu'une idée du cierge géant, qu'on appelle ainsi naturellement parce qu'il a la physionomie d'un cierge et qu'il atteint jusqu'à soixante-deux pieds de hauteur.

Cette plante, qui ressemble au serpent de nos jardins, dont la fleur a l'odeur de la rose,—autant qu'une quille peut ressembler à la colonne Vendôme,—est originaire, dit-on, du sud de la Californie, mais c'est sur les hauts plateaux mexicains et particulièrement dans les contrées arides du Colorado et de l'Arizona, qu'elle acquiert son plus grand accroissement.

Les indigènes, auxquels il rend de grands services, car c'est pour eux un arbre fruitier très productif et très intelligent, l'appellent, selon les localités, *sucuro*, ou *sahuuro*, ou *petahayu*, noms difficiles à prononcer pour nous, mais, en somme, pas beaucoup plus barbares que celui de *Cereus Giganteus*, que la science a choisi pour le cataloguer, accompagné de plusieurs autres, qui désignent la famille, *Cactaceæ*, le genre, *Cereus*, et le sous-genre, *Lepidocereus*.

Pendant ses jeunes années, le cierge conserve la forme globuleuse et croît à l'abri de quelque arbrisseau, particulièrement d'une sorte d'acacia, que l'histoire naturelle daigne appeler *Cercidium floridamen* ; quand il est adulte il atteint trois à quatre mètres ; du moins ne fleurit-il qu'à cette époque, et déjà sa tige, qui pousse très droit, est sillonnée de côtes comme un cierge pascal.

Il continue à grandir, quelquefois d'un seul jet, comme un mât de cocagne, quelquefois en formant des branches qui poussent comme celles d'un candélabre, et qui n'en produisent jamais d'autres ; mais ses

mœurs ne changent plus, il donne des fleurs qui couronnent la tige et les branches, et après les fleurs, les fruits.

La fleur, qui est latérale et sans odeur, se compose



LE CIERGE GÉANT

d'une trentaine de pétales de cinq à six centimètres de longueur, blancs au départ et pourpre clair à leur extrémité, pointus et légèrement dentelés.

Les fruits, serrés les uns contre les autres, ressemblent assez à ceux du poirier sauvage ; ils sont verts, sauf à la partie supérieure qui est rouge, mais c'est aux figues que l'on peut le mieux les assimiler pour leur chair qui, d'ailleurs, est loin d'être aussi succulente.

Ils mûrissent vers la fin de juillet et le commencement d'août, et la nature, qui ne fait rien en vain, leur a imposé la complaisance de tomber d'eux-mêmes à terre, car il ne serait pas toujours facile d'aller les chercher où ils se trouvent.

Le progrès aidant, ils tomberont peut-être un jour directement dans la bouche des indigènes, mais la nature, pourtant si prévoyante, n'a pas encore pensé à cela.

VITAL MEURYSSÉ.

Donner un bon livre : c'est quelquefois faire parvenir à une âme qui allait périr le remède de la vie éternelle ; ôter un mauvais livre, une pierre de scandale, c'est peut-être empêcher une âme éternelle de tomber dans l'abîme. Voulez-vous rendre de grands services à la religion, acquérir une grande récompense, et tout cela par un moyen fort simple ? Lisez et faites lire les bons livres, brûlez les mauvais et les médiocres.

L'Apostolat de la Presse.



ESPAGNE.—VUE DE SALAMANQUE, JADIS TRÈS FLORISSANTE, AUJOURD'HUI DÉCHUE